

LES DRUIDES

Des philosophes chez les Barbares

DU MÊME AUTEUR

Les Gaulois
Sanctuaires et rites
Errance, 1986

Monnaies gauloises découvertes en fouilles
(textes réunis sous la dir. de J.-L. Brunaux et K. Gruel)
Errance, 1987

Guerre et armement chez les Gaulois
450-52 av. J.-C.
(avec B. Lambot)
Errance, 1988

Les Sanctuaires celtiques et leurs rapports
avec le monde méditerranéen
Actes du colloque de Saint-Riquier, 8 au 11 novembre 1990
(textes réunis par J.-L. Brunaux)
Errance, 1991

Les Religions gauloises
Rituels celtiques de la Gaule indépendante
Errance, 1996
Nouvelle édition revue, augmentée et illustrée, 2000

La Résidence aristocratique de Montmartin, Oise
Du III^e au II^e siècle av. J.-C.
(avec P. Méniel et al.)
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997

Guerre et religion en Gaule
Essai d'anthropologie celtique
Errance, 2003

Cultes et sanctuaires en France à l'âge du fer
(avec P. Arcelin et al.)
revue « Gallia », Éditions du CNRS, 2003

Les Gaulois
Les Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 2005

JEAN-LOUIS BRUNAUX

LES DRUIDES

Des philosophes chez les Barbares

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

REMERCIEMENTS

Il est agréable à l'auteur de remercier

Laurence Devillairs, qui a eu l'idée de ce livre et lui en a trouvé la forme ;

Camille Noiray, pour les relectures attentives
et les corrections toujours justes ;

Christian Goudineau, un druide parmi les archéologues,
sans qui ce livre ne serait pas.

ISBN 2-02-079653-8

© Éditions du Seuil, septembre 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

À la lecture de la bande dessinée *Astérix*, qui ne s'est jamais demandé quelle part de réalité historique réside dans la figure sévère et cependant sympathique du druide Panoramix ? On l'y voit généralement préparer une potion magique dans un grand chaudron. Sinon, il passe le plus clair de son temps à cueillir du gui dans les arbres, une serpe d'or à la main. Cette seconde occupation, moins valorisée dans les intrigues que la première, n'est pas sans écho dans notre mémoire, elle ranime en nous de vieux souvenirs scolaires. Surgissent des illustrations désuètes, issues d'anciens manuels d'histoire. Ce sont cette fois des druides plus conventionnels, au milieu de mystérieuses forêts, toujours à la recherche de la plante sacrée, mais qui s'appêtent à sacrifier deux bœufs parés de bandelettes pour l'occasion. L'image d'Épinal, conçue pour illustrer un passage célèbre de l'encyclopédiste latin Pline l'Ancien, rappelle elle-même des gravures plus anciennes, du XIX^e siècle, largement diffusées dans des éditions populaires. Là, les druides, à l'aspect plus terrifiant, hantant des forêts inquiétantes, s'activent auprès d'un dolmen. À l'évidence, ils vont procéder à un sacrifice humain. On se dit alors qu'on est bien loin du bougon mais sympathique Panoramix.

À d'autres lecteurs moins férus d'histoire et d'antiquités gréco-romaines, au contraire, le magicien et sauveur du dernier village gaulois suggérera d'autres figures, plus proches dans le temps mais plus fantastiques encore, un Merlin l'Enchanteur et toute sa descendance, revisitée par les médias anglo-saxons, romans, films, films d'animation, etc. Un flot d'images incontrôlées se superposent les unes aux autres pour créer cet objet mal identifié, fuyant dès lors qu'on essaie d'en cerner la personnalité, le druide.

Se méfiant de sa propre mémoire, l'amateur d'histoire sera peut-

être tenté de pousser la recherche plus avant. Il consultera dictionnaires et encyclopédies, visitera sur l'Internet les sites habituels pour ce genre de recherche. Il est fort probable que ses efforts ne seront pas récompensés. Tout au moins ne lui procureront-ils pas ce qu'il attend, une information claire et fiable. Il se trouvera, au contraire, confronté à une accumulation de données des plus disparates, souvent contradictoires, sans liens entre elles, issues des approches les plus diverses voire les plus opposées : sources littéraires antiques, archéologie, histoire des religions, comparatisme indo-européen, folklore, ésotérisme, théories nationalistes voire racistes. S'il n'est pas écœuré par une bouillie aussi indigeste et s'il n'est pas découragé par l'ampleur de la tâche, il tentera d'en faire la synthèse. Les druides lui apparaîtront alors comme une caste de prêtres et de mages issus des plus lointains temps indo-européens, qui prospérèrent en Gaule avant que César ne la conquière et ne les fasse momentanément disparaître, qui continuèrent ensuite leur carrière mouvante dans les îles Britanniques où ils se mêlèrent aux saints chrétiens, rivalisant avec eux de magie et de sorcellerie, et qui, enfin, n'ayant jamais quitté les territoires celtiques auxquels ils paraissent appartenir, comme le paysage ou les langues qu'on y parle, s'y trouvent encore aujourd'hui, à l'abri d'ordres mystiques et folkloriques qui tiennent plus de la secte que de la confrérie spirituelle.

Bien sûr, une telle pérennité de l'institution druidique, pendant au moins trois mille ans et dans des contextes historiques et sociaux aussi différents, ne résiste à aucune analyse sérieuse, qu'elle soit historique ou anthropologique. Pourtant, c'est, à quelques nuances près et à l'aide d'un discours évidemment moins brutal, ce dont veulent nous persuader les travaux les plus récents sur la question, dans le domaine français les tenants du comparatisme indo-européen¹, dans le domaine anglo-saxon les écrivains – pour ne pas les qualifier d'historiens – qui ne cherchent pas à clairement dissocier l'histoire antique, le folklore et l'ésotérisme. Pour les premiers comme pour

1. Pour eux, les Gaulois et les Celtes ne sont conçus que comme les descendants des lointains et mythiques Indo-Européens ; aussi peuvent-ils être comparés, même assimilés, à d'autres de leurs descendants dans la famille celtique, les Irlandais et les Gallois par exemple. Voir *infra*, p. 13 sq.

les seconds le mot druide désigne avec autant de légitimité les Gaulois hors du commun nommés ainsi par leurs contemporains grecs et romains – terme qu’ils utilisaient eux-mêmes pour se désigner –, que les sorciers irlandais du haut Moyen Âge ou les originaux actuels prétendant conserver et poursuivre une tradition deux fois millénaire. Les analyses de ces comparatistes et mythologues ne sont plus tenables aujourd’hui, en un moment où la société des Gaulois des cinq siècles précédant notre ère est de mieux en mieux connue, où les vestiges de leurs activités religieuses surgissent en masse d’un sol interrogé avec de plus en plus de conscience par les archéologues et révèlent des gestes, des préoccupations plus proches de celles de leurs contemporains grecs et latins que ce que l’on s’est plu à imaginer pendant vingt siècles¹. Les Gaulois de l’époque de La Tène (de 500 av. J.-C. à la conquête romaine) sont, en effet, aussi éloignés des bâtisseurs de mégalithes de la fin de la période néolithique qu’ils le sont des populations indigènes et fortement mêlées (autochtones, Celtes, Pictes, Saxons) des îles Britanniques de la fin du premier millénaire de notre ère.

Gaulois, Celtes..., des concepts ambigus

Gaulois, Celtes sont, en effet, des concepts imprécis pour tous ceux qui ne sont pas au fait des derniers progrès de l’archéologie dite protohistorique. La différence entre les deux ethnonymes est mal saisie. La chronologie la plus élémentaire n’est pas acquise. On confond la civilisation des mégalithes (dolmens et menhirs de l’époque néolithique) et celle des Gaulois (au second âge du fer), etc. Toute présentation des druides doit donc commencer par le rappel clair et précis du cadre chronologique et spatial. Pourtant ce n’est jamais le cas dans les ouvrages qui traitent des druides : au pire, il est oublié ; au mieux, il est relativisé par une prétendue origine lointaine qu’il faudrait chercher dans les derniers temps de

1. On le verra dans les pages qui suivent, la déformation de la fonction et de l’image des druides a commencé dès l’époque de César.

la préhistoire et par une descendance, plus suspecte encore, qui se poursuivrait jusqu'à nos jours.

Si l'on cherche à mettre un peu d'ordre dans ces concepts, on se rend rapidement compte que la tâche n'est pas aisée. La difficulté tient moins au travail même de précision et de délimitation des aires culturelles en question qu'à celle qui consiste à clarifier les représentations qui en ont été forgées par les historiens, depuis le début du XIX^e siècle, et qui poursuivent leur vie propre, sans se soucier des progrès enregistrés par leurs successeurs mais aussi par les archéologues, les linguistes et ceux qui travaillent sur l'histoire des idées. Rappelons dès maintenant et brièvement quelques définitions, admises aujourd'hui par l'ensemble de la communauté scientifique. Elles permettront de mesurer la distance qui les séparent des conceptions souterraines qui les polluent.

Les Celtes sont les populations de l'Europe occidentale à l'âge du fer (entre 800 et le début de notre ère), qui ne se désignaient probablement pas elles-mêmes de cette façon et de l'existence desquelles les grandes civilisations classiques de Méditerranée (Grèce, Étrurie, Perse) ont eu rapidement connaissance. On parle surtout de Celtes pour le premier âge du fer (800 à 500 av. J.-C.), une époque pour laquelle on ne connaît pas leurs subdivisions ethniques.

Les Gaulois quant à eux sont des Celtes qu'on situe avec plus de précision dans le temps et dans l'espace. Ils sont les habitants, au second âge du fer (500 av. J.-C. jusqu'au début de notre ère), de la France actuelle, la Belgique, l'Allemagne cislethénane, la Suisse et l'Italie cisalpine. Ce sont les Romains surtout qui parlent des Gaules (*Galliae*) dont la délimitation géographique évolue au cours du temps, en fonction de leurs rapports politiques avec les Gaulois. Aux IV^e et III^e siècles av. J.-C., la Gaule désigne le pays des Gaulois le plus proche d'eux, c'est-à-dire la Cisalpine italienne. Mais progressivement ils auront conscience d'une Gaule transalpine, c'est-à-dire située au nord des Alpes. Les Grecs, à la même époque, substituent le mot Galates, version grecque du mot « Gaulois », à celui de *Keltoi* utilisé précédemment. À leurs yeux, les Galates sont la plupart du temps équivalents aux *Galli* des Romains, mais ils peuvent également désigner les Celtes qui ont envahi l'Asie Mineure et pour lesquels précisément la langue française a conservé l'appellation de Galates.

Ces distinctions peuvent paraître un peu subtiles. Elle sont, en fait, facilement explicables : elles traduisent le lent cheminement des Romains et des Grecs pour distinguer dans le vaste ensemble de peuples fort divers, liés seulement par une même culture matérielle, qu'on appelle Celtes, un groupe ethnique fort, relativement stable dans son habitat, dans ses relations culturelles au sens le plus large (parenté, diplomatie, religion), les Gaulois¹. Ce sont ces caractères qui ont fait assez tôt sortir ces derniers de l'anonymat où sont demeurés la plupart des autres peuples celtiques qui paraissent, de fait, périphériques. Si les Gaulois bénéficient d'une véritable identité ethnique et culturelle, comme les Grecs, les Étrusques et les Perses par exemple, les Celtes apparaissent comme un ensemble plus hétérogène et plus difficile à délimiter dans l'espace. C'est une dénomination générale qui a semblé commode aux Grecs pour désigner les peuples des confins septentrionaux du monde alors connu. Auparavant, Homère parlait des mythiques Hyperboréens, littéralement « ceux qui habitent au-delà de Borée » (c'est-à-dire : au-delà des montagnes où souffle Borée, le vent du nord).

Si les Gaulois appartiennent, par leur origine, au groupe plus vaste que sont les Celtes, l'inverse n'est pas vrai. On ne peut attribuer systématiquement à ces derniers ce que les historiens antiques rapportent des Gaulois. Or c'est pourtant ce que font presque² tous les auteurs des études sur les druides. Pour eux, les druides sont une « institution celtique », alors que leur existence n'est explicitement attestée qu'en Gaule par les historiens antiques. Cette qualification de « celtique » qui paraît presque anodine n'est évidemment pas sans conséquence, comme on le verra au long de cet ouvrage. Mais elle est surtout au départ l'argument majeur – en réalité un tour de passe-passe – qui permet à ces auteurs de confondre en un même ensemble les druides dont l'existence historique est avérée avec les personnages fictifs des épopées médiévales irlandaises.

1. Sur tous ces problèmes, voir J.-L. Brunaux, *Les Gaulois*, Paris, Les Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 2005.

2. Pour les ouvrages récents, la seule exception est le livre de N. K. Chadwick, *The Druids*, Cardiff et Connecticut, University of Wales Press, 1966 (1^{re} éd.), 1997 (rééd.).

Ce véritable «tour de magie» ne peut être compris que si on le replace dans une querelle scientifique, toujours actuelle mais dont l'origine remonte aux dernières décennies du XIX^e siècle, celle qui oppose défenseurs des Gaulois et défenseurs des Celtes. Au début de ce même siècle, en effet, Amédée Thierry¹, rassemblant toute la documentation historique antique, avait écrit une impressionnante *Histoire des Gaulois* qui influença des générations d'élèves et d'historiens. Très vite se forma le mythe d'une Gaule unie préfigurant la nation française. À la même époque, les linguistes mettaient en évidence l'existence des langues indo-européennes parmi lesquelles les langues celtiques formaient un groupe où figure le gaulois. Dès lors, une ligne de partage sépara les chercheurs en deux camps. Les uns pensent qu'on ne peut faire de véritable histoire que des Gaulois, parce que toutes les données littéraires antiques se rapportent à eux seuls. Les autres incluent les Gaulois dans l'ensemble des Celtes dont, d'après eux, ils seraient indissociables et pensent que les meilleures informations sur les sociétés celtiques ne se trouvent pas dans le témoignage des voisins des Celtes, les Grecs et les Latins, parce qu'il serait déformé ou partial, mais plutôt dans la littérature celtique, elle-même, presque totalement disparue mais dont il reste quelques fragments extrêmement tardifs : les épopées irlandaises.

Tout serait assez simple, si l'on avait affaire seulement à ces deux camps bien délimités, les partisans d'une civilisation gauloise autonome d'un côté, et, de l'autre, les défenseurs d'une civilisation celtique très ample, résistant à l'influence des grandes civilisations méditerranéennes, issue elle-même du plus lointain Néolithique et perdurant jusqu'en plein Moyen Âge. Mais cette division n'est que théorique. Entre les premiers, purs historiens qui n'utilisent que les sources littéraires antiques, comme le faisait Amédée Thierry, et les seconds, linguistes ne mettant à profit que la littérature celtique insulaire, se trouve une quantité de chercheurs qui grappillent leurs arguments chez les uns et les autres. Il s'y ajoute

1. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, Paris, Librairie académique Didier et C^{ie}, 1828.

également ceux qui se servent des données de l'archéologie, laquelle se trouve elle-même prise en otage.

Gaulois ou Celtes ? Il ne s'agit pas seulement d'une querelle de définitions. Elle a pris aussi une forme idéologique pernicieuse. L'évocation par les historiens antiques d'une Gaule homogène, à défaut d'être unie, a servi un nationalisme¹ français dont l'acmé s'est située entre la guerre de 1870 et la Première Guerre mondiale. Ses excès ont entraîné une réaction vigoureuse au cours de la seconde moitié du *xx*^e siècle : l'idée d'une nation politiquement unie dès l'Antiquité a été, à juste raison, critiquée, mais avec une telle vigueur que progressivement les archéologues et les historiens ont renoncé à parler de Gaulois, privilégiant le mot Celtes pour nommer les habitants de la Gaule. Dans le même temps, les tenants du « celtisme » ont renforcé leurs positions en s'appuyant sur les progrès de l'étude des langues et surtout en bénéficiant de l'avènement d'une nouvelle discipline, le comparatisme indo-européen. Ses théoriciens, en montrant l'existence d'une communauté linguistique et par conséquent conceptuelle, voire institutionnelle, dans le domaine dit « indo-européen », parurent confirmer, avec des arguments plus forts encore, celle d'une communauté celtique s'exprimant dans la culture matérielle, la religion, les institutions politiques et sociales. Mais elle aussi aboutit à des excès qui l'ont partiellement discréditée : dans la conception d'une telle communauté culturelle s'est, en effet, instillée l'idée, plus ou moins ouvertement exprimée, de l'appartenance à une même race. Les Celtes y apparaissent comme un peuple, issu de l'histoire la plus ancienne et la plus noble, qui aurait résisté à l'influence des civilisations méditerranéennes et qu'on retrouverait par conséquent aussi pur qu'au premier jour en plein Moyen Âge irlandais. Il est ainsi devenu possible à certains de nos contemporains de revendiquer leur appartenance à cette grande civilisation qui aurait traversé sans encombre les âges et dont quelques langues régionales paraî-

1. Pour beaucoup d'historiens de cette époque, la Gaule est apparue comme le premier état de la France. Pour cette raison, ils revendiquaient pour la France une plus grande ancienneté et plus grande légitimité que celles qu'on pouvait reconnaître à l'Allemagne dont les ancêtres, les Germains, n'avaient prospéré que plus tard.

traient le plus précieux témoignage. Cette théorie, que j'appellerai « panceltisme », avance masquée, elle ne dit jamais son nom et n'a donc pas besoin de se justifier. C'est ce qui fait sa terrible efficacité et sa dangerosité. Elle absorbe, comme une éponge, tous les progrès de l'histoire et de l'archéologie, elle fonctionne comme une « nostalgie ».

Les druides au cœur d'enjeux idéologiques

Dans ces débats cruciaux, les druides jouent un rôle majeur : ils sont convoqués par les partisans du panceltisme comme les témoins indubitables de la justesse de leur théorie. Par le changement subreptice, évoqué plus haut, du qualificatif ethnique, ils sont en effet devenus, depuis la formule malheureuse d'Henri Hubert, une « institution panceltique¹ ». C'est sur cette pierre angulaire du « sacerdoce des druides », élevé à la dignité d'une structure celtique universelle, que ce grand chercheur, élève et compagnon de Marcel Mauss, avait pu concevoir « une société religieuse qui a fait du groupe celtique un peuple cohérent ». En cherchant les éléments fondamentaux ou premiers de la « civilisation celtique », il avait créé, involontairement sans aucun doute, les fondements d'une sorte de patriotisme celtique qui est plus douteux encore que le patriotisme gaulois et sera, par la suite, exploité pour des causes beaucoup moins nobles que celles qu'il défendait. Henri Hubert prenait grand soin, en effet, de parler de « peuples ». Certains à sa suite écriront « race celtique » et ceux qui, encore aujourd'hui, n'osent utiliser une telle formule, évoquent de prétendues « valeurs celtiques » qui n'en sont que le masque ou un parfum acceptable. Les druides sont donc – on commence à en prendre conscience – au cœur d'épineux problèmes idéologiques qui excèdent très largement le cadre historique et culturel de l'Antiquité d'où ils ne devraient jamais sortir. Car, il faut le rappeler, seuls sont attestés

1. H. Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, Paris, Albin Michel, « L'Évolution de l'humanité », 1932, p. 285.

historiquement les druides qui vivaient dans les Gaules des derniers siècles précédant notre ère¹.

De leur vivant déjà, les druides s'étaient trouvés plongés au sein de querelles sur la nature de la société gauloise, sur celle des Celtes et plus largement sur l'opposition entre les sages barbares et les bienfaits de la civilisation gréco-romaine. La description la plus ample que l'on possède des druides, celle de César², en donne le meilleur exemple. Il s'en dégage une impression plus que positive : les druides sont des prêtres, ils jouent également le rôle de sages, c'est pourquoi ils sont utilisés aussi comme des juges, des garants des institutions politiques et des éducateurs de la jeunesse. Cette analyse, beaucoup plus orientée qu'on ne l'a dit, obéit à des raisons bien précises. Le conquérant de la Gaule avait à cœur de peindre les Gaulois sous les traits d'hommes à demi civilisés, autant pour rassurer le sénat qui finançait la guerre que pour inciter les commerçants romains à tenter l'aventure en terre celtique. Les mœurs religieuses, somme toute assez proches de celles des Italiques, et surtout la présence de druides, hommes sages poussant les Gaulois dans le droit chemin, devaient pourvoir à cela.

Depuis la publication de l'*Histoire de France* en quinze volumes d'Henri Martin³, au milieu du XIX^e siècle, c'est le même message qui est diffusé, à des fins à peine différentes : il faut montrer aux Français que, depuis l'Antiquité et face aux Grecs et aux Romains, les Gaulois disposaient déjà d'une civilisation brillante, dominée

1. Certains ouvrages, tel celui de Chr.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, *Les Druides*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1986, s'appuient quasi exclusivement sur la documentation insulaire concernant des personnages, magiciens surtout, qui à aucun moment ne se désignent eux-mêmes comme des druides.

2. Il s'agit d'un passage célèbre de *La Guerre des Gaules*, au livre VI, celui qu'on appelle généralement l'«excursus ethnographique». Il s'agit en fait d'un résumé par César de passages consacrés aux Gaulois dans l'œuvre de Poseidonios d'Apamée, *Histoires*.

3. Cet ouvrage a été plusieurs fois refondu et édité à de multiples reprises. Sa première publication remonte à 1833, à Paris, chez Mame, sous le titre *Histoire de la France par différents historiens*, sans nom d'auteur. Henri Martin ne signe que les six derniers volumes dont l'ensemble est achevé en 1837. Une nouvelle édition, dite «définitive», paraît en seize volumes, de 1855 à 1860. Elle est suivie par une *Histoire de France populaire*, entre 1867 et 1870.

par des êtres supérieurs qui défendaient les intérêts de la nation. Les versions les plus populaires sont celles de Jules Michelet¹, d'Ernest Lavisse² et de Camille Jullian³. Toutes demandent aux druides de compenser la férocité légendaire des guerriers gaulois, qu'on ne pouvait évidemment passer sous silence, puisqu'elle faisait l'objet principal de l'œuvre de César et de la grande majorité des témoignages antiques, et parce qu'au milieu du XIX^e siècle on ne disposait pas encore des témoins matériels de la civilisation gauloise, objets d'art, outils et machines, tous produits d'une haute technologie. L'évocation des druides suffisait donc à signaler l'existence d'une justice, d'une éducation, de la connaissance de la culture et de l'écriture grecques, autant de valeurs qui seraient ensuite conservées par la nation française, tandis que les mœurs guerrières disparaîtraient rapidement sous les effets de la romanisation. Les druides à eux seuls étaient la preuve irréfutable de l'apparition précoce en Gaule de nobles aspirations qui ne s'épanouiraient que beaucoup plus tard, le droit, la morale, la soif du savoir et le besoin de transmettre les connaissances. Sous cet angle, les Gaulois, dans le tableau général des civilisations antiques, venaient occuper une place tout à fait respectable, à mi-chemin entre la brillante civilisation gréco-romaine et les sociétés barbares. Les druides, quant à eux, devenaient l'un des éléments fondateurs du mythe d'une nation française civilisée depuis l'Antiquité.

Douter de la réalité des druides et du druidisme, voire de quelques-unes seulement de leurs attributions, devenues canoniques dans cette histoire officielle, c'est porter atteinte à ce mythe national, c'est s'attaquer au patrimoine spirituel des Français.

1. J. Michelet, *Histoire de France* (quatre premiers volumes), Paris, Hachette, 1833.

2. E. Lavisse, *L'Histoire de la France*, Paris, 1900 à 1912, et ses versions populaires, «Le petit Lavisse», manuels à destination de l'instruction publique, à partir de 1884.

3. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Paris, Hachette, 8 vol., 1907 à 1926.

La méthode de recherche

Qui sont donc en réalité ceux qui se faisaient appeler druides et que rencontrèrent les voyageurs et savants de l'Antiquité ? La question justifie ce livre.

Les travaux de la philologie antique (étude de la formation et de la transmission des textes) entrepris depuis le début du XIX^e siècle et ceux menés depuis plus d'un siècle par les archéologues s'accordent désormais à montrer que les sources littéraires majeures concernant les Gaulois reposent bien sur des réalités, soit directement observées par leurs auteurs, soit qui leur furent transmises oralement par les Gaulois eux-mêmes ou qu'ils puisèrent dans des œuvres plus anciennes. Il importe donc de reconsidérer toute cette documentation, de l'analyser, de vérifier son authenticité et de lui redonner sa cohérence, c'est-à-dire de la replacer dans la société et dans le monde géographique et historique où les druides se sont épanouis. On pourra alors se faire une idée plus juste – même si elle peut paraître moins poétique et moins exotique que celle à laquelle plus de deux mille ans de commentaires et d'élucubrations faussement savantes nous ont habitués – de ces druides antiques, les seuls dont l'existence soit clairement assurée.

Cependant le souci de la vérité historique ne motive pas seul l'entreprise. Un détail, et non des moindres, suscite un intérêt supplémentaire. La première mention historique que l'on ait des druides, à la fin du III^e siècle av. J.-C., dans le traité *La Magie*, longtemps attribué par erreur à Aristote¹, les présente comme les pères de la philosophie (grecque naturellement) avec d'autres sages orientaux, les Mages, les devins chaldéens et les « gymnosophistes » de l'Inde. L'affirmation sera ensuite régulièrement reprise, même si ce fut souvent pour la critiquer, par les premiers historiens de la philosophie, Alexandre Polyhistor et surtout Diogène Laërce. Dès lors, il ne fit plus aucun doute aux yeux de tous les historiens et géographes grecs que les druides étaient non seulement des sages, mais encore des savants, assez proches par les préoccupations, par

1. Voir *infra*, p. 108, n. 1.

le mode de vie et leur place dans la société des Présocratiques, ceux qui créèrent le nom et le concept de philosophie. La seule vérité historique indéniable, non susceptible d'être mise en doute¹, se rapporte donc à cette activité, la première parmi toutes celles qui seront ensuite évoquées par César, celle d'être des sortes de philosophes. C'est déjà ce qu'exprimait avec une belle lucidité Ferdinand Lot, dès 1947 : « [Les druides] détiennent une conception du monde et de la destinée posthume de l'humanité qui fait d'eux des philosophes, philosophes barbares, tout de même des philosophes². »

Cette qualification place les druides au cœur d'un questionnement plus large : quel est le rôle des sages indigènes dans la construction du savoir³ ? Dans la phase capitale de l'histoire de la philosophie et des sciences que représente la période antique, les Celtes et particulièrement les Gaulois tiennent une place moins négligeable que ce que l'on imagine habituellement. On cherchera donc à saisir comment, parmi eux, les druides ont participé des grands mouvements de pensée qui se sont développés tout autour de la Méditerranée au cours des six siècles qui ont précédé notre ère, comment ils ont pu s'alimenter de certains d'entre eux, ceux qui ont laissé les traces les plus aisément discernables, mais aussi comment, à l'inverse, ils ont pu également les influencer. Car, comme le laissent déjà entendre quelques Grecs éclairés – peut-être parce qu'eux-mêmes avaient vécu sur les marges barbares du monde hellénique –, toutes les formes de la sagesse ne sont pas redevables seulement aux inventeurs de la cité et de la politique.

Parallèlement et comme si on explorait le versant descendant de cet édifice intellectuel, on tentera de comprendre comment l'activité savante des druides a immédiatement été dénigrée par les Latins, puis parée d'un habit « primitiviste » à l'époque moderne, détournée enfin, depuis plus d'un siècle, pour des causes étrangères à l'histoire : idéologies nationaliste et raciste. Ces deux aspects de la place qu'occupent désormais les druides dans l'histoire sont,

1. Malgré les dénégations, tout empreintes d'empathie dans leur vision ésotérique des druides, d'auteurs tels que Chr.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, *Les Druides*, op. cit., p. 31-33.

2. F. Lot, *La Gaule, les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1947, p. 76.

3. Voir A. Momigliano, *Sagesses barbares*, Paris, François Maspero, 1979.

en effet, indissociablement liés. Il importe donc de distinguer ce qui est de ce qui n'est pas, de découvrir ce qui se cache derrière ce qui paraît ou ce que depuis plus de deux mille ans la légende nous fait croire. Il faudra, par conséquent, affronter les mythes qui se sont attachés à la figure du druide et qui semblent peut-être les plus attachants, celui du magicien bénéfique disposant de pouvoirs surnaturels par exemple. Tous devront faire l'objet de notre enquête. Les plus anciens nous renseignent, en effet, sur un double imaginaire, celui de leurs contemporains grecs et latins mais aussi sur le mythe que les druides eux-mêmes voulaient édifier autour de leur propre personne. Comme les Mages de Perse, comme Pythagore, ils se sont fait passer pour des êtres d'«une troisième espèce¹», situés entre les hommes et les dieux. Les mythes du haut Moyen Âge irlandais révélaient l'image prestigieuse que les druides avaient laissée dans les mémoires près d'un millénaire après leur disparition, quand les opposants au christianisme crurent trouver en eux les racines d'un héritage spirituel à la hauteur de la nouvelle religion. Les mythes actuels, quant à eux, condensent une succession de représentations, un cycle imaginaire commencé à la Renaissance. Portés par des idéologies diverses dont le seul point commun est le passéisme, ils sont comme un écran, feuilleté de couches multiples qui nous éloigne toujours plus d'une réalité qui se situait entre le VI^e et le I^{er} siècle av. J.-C., dans les territoires occidentaux peuplés de Gaulois.

Cette double évidence, la réalité antique du druidisme et son enfouissement sous les mythes successifs, impose la méthode de recherche qui sera adoptée dans les pages qui suivent. On fera tout d'abord l'historique du regard porté sur les druides au cours du temps par leurs contemporains étrangers, leurs lointains descendants de la fin du I^{er} millénaire, les humanistes de la Renaissance à la période des Lumières, les poètes romantiques, les linguistes, historiens et folkloristes des XIX^e et XX^e siècles. Cet exercice tient du déshabillage. Il faut libérer les druides de tous les oripeaux dont les ont affublés plus de vingt siècles de rêves, parce que c'est à ce prix qu'on découvrira leur vrai visage, mais aussi parce que chacun

1. Jamblique, *Vie de Pythagore*, 31, ce qu'on disait de Pythagore : « il y a d'un côté le dieu, de l'autre l'homme et enfin l'espèce du type de Pythagore ».

des habits qu'on leur a fait endosser renseigne sur l'imagination, les fantasmes de ceux qui, au cours du temps, les leur ont fait revêtir. Ces constructions poétiques, intellectuelles ou franchement idéologiques appartiennent, comme la réalité qui les a engendrées, au domaine de l'histoire. Elles sont un véritable sujet d'étude, d'autant plus vaste et incontournable que les druides, avec les saints, les rois, les aventuriers, font partie de ces groupes d'hommes du passé qui ont toujours fasciné leurs contemporains, tout d'abord, puis toutes les générations qui leur ont succédé. Le mythe permanent attaché à leur personne doit nous rappeler que nous-mêmes, avec tout le souci d'objectivité dont on peut faire preuve au début du troisième millénaire, subissons peut-être l'attraction qu'ils continuent d'exercer.

À l'issue de ce travail sur l'image, on pourra partir sereinement à la découverte de la plus ancienne réalité des druides, celle qui nous les fait apparaître au III^e siècle av. J.-C. comme des philosophes en territoire barbare. Une question d'importance se posera alors : depuis quand cette catégorie d'hommes existait-elle, et en cette partie du monde ? Elle en appellera d'autres : y a-t-il eu lente maturation sur place d'une telle sagesse indigène ? Est-elle, au contraire, apparue brusquement à la faveur d'influences étrangères, de contacts plus ou moins lointains ? Les réponses toutes prêtes n'existent pas et, de fait, toutes les hypothèses avancées de l'Antiquité à nos jours ne résistent pas à la critique. Le problème devra donc être envisagé sous un angle beaucoup plus vaste. L'examen ne devra plus porter seulement sur les hommes, leurs théories et leurs pratiques mais au moins autant sur le monde qui les a engendrés, la Gaule dans sa géographie et dans son histoire, la société dans ses composantes, l'état de la religion et celui des idées et des connaissances. Enfin il faudra jeter un regard circulaire sur les grandes civilisations voisines des Celtes avec lesquelles ceux-ci entretenaient des relations plus ou moins étroites, Grèce et colonies de Grande-Grèce, Étrurie et Rome. C'est un univers dont exceptionnellement les Celtes, et plus précisément les Gaulois, occupent le centre. L'identité des druides, leur place dans la communauté humaine ne sont compréhensibles que dans cet espace antique des IV^e et III^e siècles av. J.-C. sur les bords nord-occidentaux de la Méditerranée, là où des voyageurs grecs les ont rencontrés et les premiers historiens et ethnographes les ont

observés. Une fois replacés dans l'environnement humain et spirituel où ils ont atteint, à cette époque, leur apogée, il sera possible, d'une part, de chercher leurs ancêtres de façon conjecturale, en direction des temps obscurs qui l'ont précédé, d'autre part, et en un sens inverse, de suivre leur histoire jusqu'à leur disparition.

De quels moyens dispose-t-on pour plonger dans un univers si lointain ? D'infiniment plus d'outils de recherche que n'en possédèrent nos prédécesseurs français ou anglo-saxons. Dans le domaine large qui a été défini plus haut, les données textuelles et matérielles sont aujourd'hui plus nombreuses mais surtout bénéficient des analyses de la philologie, de l'histoire des idées et d'une archéologie totalement renouvelée. L'archéologie – celle qui sera ici mise à contribution tout au moins – n'est pas la discipline presque futile qui consiste à exhumer de beaux objets pour les classer puis les enfermer dans les musées. Elle œuvre main dans la main avec l'histoire, elle se soucie donc des témoignages littéraires qu'elle utilise et qu'elle contribue, en retour, à éclaircir. Dans ce dialogue, l'histoire des idées et de la philosophie trouve naturellement sa place. C'est au carrefour de ces différentes voies d'investigation qu'on a une chance de rencontrer les druides. Ce qui est privilégié ici, c'est une réalité, amplement attestée par les contemporains des druides, bien située dans le temps (entre le ^v^e siècle av. J.-C. et le début de notre ère) et dans l'espace (le monde celtique occidental, c'est-à-dire les Gaules). Nous considérons d'emblée que les mythes issus d'une société insulaire, éloignée du continent et plus jeune d'un millénaire, ne peuvent nous être d'aucune aide directe. En revanche, ils révèlent une forme particulière et unique de l'image tardive des druides et seront étudiés à ce titre.

Qu'on excuse ce préambule un peu long, mais nécessaire pour signaler d'avance la nature de cet ouvrage, qui n'est ni un traité d'histoire réservé au public spécialisé, ni un simple livre de vulgarisation. C'est l'exposé, pas à pas, d'une recherche qui entend mettre en œuvre tous les apports récents des disciplines historiques et des sciences sociales, tout en veillant à demeurer accessible à tous. Bien souvent il prendra l'aspect d'une enquête policière, se fondant sur des indices à l'origine souvent ténus, mais prenant au fil des pages peut-être plus de poids, nécessitant des allers-retours

constants entre les hommes du passé et les chercheurs actuels, entre les lieux les plus éloignés des bords de la Méditerranée, entre les discours, ceux du passé comme ceux de tous ceux qui se sont penchés sur les druides. Cette comparaison ne trouve pas sa raison seulement dans les méthodes d'investigation, mais aussi dans le but qu'elles se donnent : rendre justice à des figures historiques, beaucoup moins éloignées de nous qu'on a voulu le dire, leur remettre pied sur une terre où ils s'étaient donné mission d'expliquer l'univers et d'établir entre lui et les hommes les rapports les plus harmonieux.

IX. Les druides: leur pouvoir et leur rôle	256
<i>Des savants</i>	259
<i>Le contrôle de l'écriture</i>	264
<i>Des moralisateurs</i>	270
<i>Pédagogie et éducation</i>	273
<i>L'organisation des communautés de druides</i>	278
<i>La pratique de la justice</i>	282
<i>Les assises des Carnutes, politique et nationalisme</i>	286
X. Diviciac et la disparition des druides.	293
<i>La fin du II^e siècle av. J.-C., un tournant de l'histoire gauloise</i>	294
<i>L'empire éduen</i>	301
<i>Diviciac et Cicéron</i>	304
<i>Diviciac et César</i>	308
<i>Un druide bien étrange</i>	312
<i>La fin des druides</i>	316
XI. Survivants et imposteurs	321
<i>L'effondrement de la civilisation gauloise</i>	323
<i>La romanisation de l'aristocratie gauloise</i>	328
<i>La prétendue persécution des druides</i>	334
<i>Mages, prophètes et druidesses</i>	339
<i>Ausone et la tradition pédagogique</i>	347
<i>La conquête de l'île de Bretagne</i>	349
<i>La christianisation de l'Irlande</i>	356
<i>Conclusion</i>	363
<i>Bibliographie</i>	369
<i>Index général</i>	373
<i>Index des noms propres</i>	379

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2006. N° 79653 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE